



Flux, ambiances et ré-enchantement du monde. Etude à partir de Malicroix d'Henri Bosco

Olivier Labussiere

► To cite this version:

Olivier Labussiere. Flux, ambiances et ré-enchantement du monde. Etude à partir de Malicroix d'Henri Bosco. Ambiances: Revue internationale sur l'environnement sensible, l'architecture et l'espace urbain , 2013, pp.1-11. halshs-00982765

HAL Id: halshs-00982765

<https://shs.hal.science/halshs-00982765>

Submitted on 6 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Flux, ambiances et ré-enchantement du monde

Etude à partir de Malicroix d'Henri Bosco

Flux, atmospheres and the reenchancement of the world

A case study based on Malicroix of Henri Bosco

Olivier LABUSSIÈRE

Maître de conférences en géographie et aménagement¹
Institut de Géographie Alpine
Laboratoire PACTE

Résumé

Cet article interroge l'idée selon laquelle une ambiance surgit d'un rapport premier au monde et ne doit rien au langage qui serait l'outil d'une (re)connaissance. L'analyse est développée à partir d'un roman d'Henri Bosco, *Malicroix*. Dans ce roman, le cadre insulaire joue un rôle phare, pris en tension entre le langage de l'Autre (ordres domestique et épistémique) et les manifestations d'un milieu élémentaire. Tirant parti d'un cadre deleuzien, l'analyse montre comment une double inflexion donnée au langage reconfigure l'expérience du milieu dans le sens d'un corps à corps plus étroit avec les éléments, propice à l'émergence de moments d'ambiance dotés d'une expressivité propre. Auteur d'une langue concrète et vitale, Henri Bosco, confère à ces moments d'ambiances, et donc au milieu dans lequel ils trouvent leurs appuis, la capacité de ré-enchanter un monde insulaire en deshérence.

Mots-clés

Ambiance – langage – corps – milieu – Deleuze – Malicroix (Bosco) – île

Abstract

This article questions the idea that atmospheres might emerge from the perceptions of the body and might not be linked in any case to the language. The analysis is based on a novel by Henri Bosco: *Malicroix*. This novel offers a narrative whose island setting is under the dual and concurrent influences of the language of the Other (domestic and epistemic orders) and of an elementary world. Thanks to a deleuzian conceptual framework ("desert island"), the analysis puts under the light how a double inflection given to the language resize the experience of the *milieu* in the sense of a broader embodiment with the elements, suitable for the emergence of moments of atmosphere. Author of a materialist and a vitalist language, Henri Bosco, gives to these moments of atmosphere, and through them to the *milieu*, the ability to reechant a fallen island's world.

Keywords

Atmosphere – language – body – *milieu* – Deleuze – Malicroix (Bosco) – island

¹ courriel : olivier.labussiere@ujf-grenoble.fr

Institut de Géographie Alpine, 14 bis avenue Marie Reynoard, 38 100 Grenoble.

Introduction

La nature des ambiances est difficile à qualifier. Elle renvoie au registre de l'expérience mais une fois en ce domaine il est malaisé de savoir d'où surgissent les intensités perçues et comment elles reconfigurent la découverte d'un lieu.

Dans une étude consacrée aux ambiances urbaines, nous proposons de les caractériser par leur nature générative (Labussière, 2009). Une ambiance n'appartiendrait pas à une catégorie d'objets, pas plus qu'à un type de sujets disposant d'un goût spécifique. Elle procéderait d'une désorganisation progressive du perçu conduisant à un éclatement de la synthèse perceptive – ce pourquoi nous avançons l'idée du « *moment d'ambiance* ». Ceci fait de l'ambiance un ensemble élémentaire, difficilement descriptible mais hautement expressif qui invite à une découverte renouvelée du monde.

Cet article poursuit cette interrogation sur la nature des ambiances en prenant cette fois-ci pour piste de réflexion l'interaction entre le corps et le langage. Il y a là une tension qui, semble-t-il, reste à explorer. Bien souvent, l'ambiance paraît surgir au plus près du corps d'un rapport premier au monde qui ne doit rien au langage. Tout se passe comme si ce dernier intervenait en surplus, au travers de dispositifs méthodologiques lui conférant, enfin, un rôle dans la (re)connaissance du perçu (Thibaud, 2002 ; Grosjean et Thibaud, 2008). Deux aspects semblent pourtant impliquer le langage dans les processus d'émergence des ambiances.

Tout d'abord, ne faut-il pas un long, patient et répété exercice de désorganisation de la langue pour parvenir au point où le corps s'ouvre à des perceptions proliférantes², d'une multiplicité propre à générer une ambiance ? Comment parvenir au seuil de cette relation au monde où « tout le corps pense » ? Comment épuiser la langue dans sa mission d'émissaire d'une conscience clairvoyante ?

L'autre moment est celui où le corps s'étant ouvert à l'involontaire, il se trouve affecté par des perceptions de nature à recomposer la langue. Ces intensités perçues (sons, couleurs, odeurs,...) opèrent une puissante remontée dans la langue au point qu'elles la pluralisent et la découvrent selon des contours qui ne sont plus ceux des rapports réglés du signifiant et du signifié. Quelle trajectoire le corps emprunte-t-il pour faire advenir cette langue renouvelée ?

Pour aborder ces questions, nous nous saisissons d'un roman d'Henri Bosco (1888 – 1976), *Malicroix*. L'écriture d'Henri Bosco découvre une surprenante pensée concrète qui met à l'honneur les diverses manifestations d'un monde élémentaire (terre, vent, eau,...) et produit de « *formidables incubateurs de climats, d'ambiances, d'atmosphères* » (Morzewski, 2002 : 17).

Après une brève présentation du roman (i), nous étudions la figure de l'île (ii), centrale dans *Malicroix*, à partir d'un cadre conceptuel deleuzien. Pensée de flux et art de la dérive sont au cœur de cette approche qui suggère d'étudier les processus par lesquelles le corps recompose le langage dans son ouverture aux éléments (iii). L'analyse de *Malicroix* est ensuite scandée par trois temps : la désorganisation du langage (iv), l'émergence de moments d'ambiance (v) et leur capacité à ré-enchanter un monde insulaire en déshérence (vi).

² Cette intuition est fondée sur l'étude des cheminements de Marcel Proust dans Venise (Labussière, 2009).

Malicroix, une quête spirituelle ?

Henri Bosco réside au Maroc lorsqu'il prend sa retraite en 1945. Sa carrière d'enseignant de lettres classiques, menée entre autres en Italie et en France, s'achève au lycée Gouraud de Rabat. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, il est l'auteur de nombreux romans, pour certains primés³, dont il tire une notoriété suffisante pour arrêter son activité d'enseignement. Le roman abordé ici, *Malicroix*, paraît en 1948.

Le lecteur y découvre l'histoire d'un héritage : un jeune homme, Martial, élevé dans une famille simple et prospère, les Mégremut, hérite de son grand-oncle, Cornélius de Malicroix, une île au milieu du Rhône. Cornélius soumet cet héritage à deux conditions : un séjour de trois mois dans l'île et la descente du Rhône dans un bac à la dérive. Au cours de son séjour, Martial découvre par quelle tragédie le destin de son grand-oncle fut noué à l'île et au fleuve : alors que ce dernier partait en voyage de noces, son bac fut projeté sur un récif, causant la disparition de Delphine son aimé. Sur cette île sauvage, soumise aux pluies et aux vents, Martial a pour seule compagnie celle d'un vieux berger et de son chien, Baladran et Bréquillet, et la visite occasionnelle du notaire, Maître Dromiols, qui convoite l'héritage.

L'aventure initiatique, la solitude et le silence, l'accomplissement d'actes à forte charge symbolique sont les thèmes qui retiennent généralement l'attention. Ceci confère à l'expérience de Martial la valeur d'une quête spirituelle et tend à éclipser d'autres thèmes forts du roman, tels que le corps, le rapport aux éléments et au concret, qui sont cruciaux pour interroger les processus d'émergence des ambiances.

Ainsi, seul sur l'île, Martial apprivoiserait un « *silence* » (Michel, 1982) au sein duquel se découvrirait une « *Présence* » [sic]. L'aventure est spirituelle. L'île soumet le jeune homme à « *une traversée de soi-même* ». Elle serait propice à la formation d'une intériorité.

Rares sont les commentaires qui s'intéressent à la place des éléments bruts (pluie, vent, fleuve,...). L'étude de Marie-J. Salé (1988) sur la neige dans *Malicroix* fait exception. Elle indique que l'expérience insulaire progresse à travers des mondes successifs (ordinaire, poétique, spirituel). « *Alliance de la blancheur et du silence* », la neige parle à l'âme, la purifie et vainc l'« *être physique* ». Cette lecture dualise à l'excès le propos du roman (âme / corps) en ce qu'elle propose une hiérarchie des éléments trop définitive au regard du rôle de ceux-ci dans la narration : la neige salvatrice ferait ainsi contrepoin à la brutalité du fleuve et du vent.

Danièle Henky (2002) soutient à son tour l'idée que l'île serait pour Martial un royaume du silence duquel la parole serait exilée. Martial passerait d'un silence subi à un silence voulu, autre illustration de cette quête spirituelle. Plus que d'autres pourtant, elle croise cette expérience du retrait avec l'idée d'une certaine volupté physique, d'une communion avec la nature. C'est là une voie intéressante qui n'est, selon nous, que partiellement explorée en ce que l'auteur associe l'expérience à une opération de synthèse et occulte ainsi la façon dont elle pourrait être informée par un milieu élémentaire dont elle n'a pas la maîtrise. A ce niveau, il est intéressant de se tourner vers d'autres schémas de pensée susceptibles d'ouvrir l'expérience à des dimensions plus empiriques et vitales.

³ *L'âne Culotte* (1937) et *Le Mas Théotime* (1945) sont récompensés par le prix Renaudot.

Flux et dérive

Une façon de procéder pour saisir le jeu des forces élémentaires et réfléchir sur l'émergence des ambiances dans leur rapport au langage, consiste à discuter la place accordée au milieu insulaire.

Ce dernier a particulièrement été développé par Gilles Deleuze (2002), au travers du mythe de l'île déserte. André Pierre Colombat (1994) suggéra combien Bosco et Deleuze partageaient une préoccupation commune pour le vitalisme, sans pour autant relever que la figure de l'île pouvait en être la clef.

Le thème de l'insularité dans *Malicroix* a déjà fait l'objet de quelques analyses. Tout d'abord, un travail d'archive mit à jour des dessins d'Henri Bosco, dont un croquis de l'île qui donna lieu à la recherche de son modèle d'inspiration, l'île de la Barthelasse près d'Avignon (Girault, 1980), puis à une confrontation approfondie avec la géographie du roman (Girault, 2002). Une autre analyse (Michel, 1982) aborde le cadre insulaire selon une structure classique : un « *élément solide isolé* » entouré d'un « *élément liquide isolant* ». Elle décline cette structure au travers d'un réseau de symboles (espace clos / espace ouvert, fini / infini,...) qui d'ailleurs réactive la quête spirituelle évoquée.

Dans *Causes et raisons des îles désertes* (Deleuze, 2002), Deleuze expose en quoi l'expérience de l'insularité est l'occasion d'un renouveau pour l'homme. En préambule, il postule que toute île est déserte, même habitée. Cette nature est invariable, c'est un état de séparation radicale justifié par l'espace incompressible qui l'entoure. « *C'est l'homme qui se trouve séparé du monde en étant sur l'île* » (Deleuze 2002, p 12). L'île ne peut donc pas être ordonnée à partir de règles importées : elle débarrasse tout nouvel arrivant de sa gangue de normes et d'habitudes. Sans *a priori*, au seuil de l'origine, celui-ci entame un processus d'apprentissage tourné vers « *les Eléments* » (Deleuze 1972, p 278).

Ceci confère à l'île une dimension mythologique. Lieu de l'origine et du recommencement, elle assure la répétition du moment originel à partir duquel s'inventent de nouveaux devenirs. Et ceux qui viennent l'occuper se trouvent saisis par cette nature profonde. Ainsi, le naufragé « *reprend et prolonge l'élan qui produisait celle-ci comme île déserte ; loin de le compromettre il le porte à sa perfection, à son comble* » (Deleuze 2002, p 13).

Comme nous l'avons déjà pu montrer (Labussière, 2010), la spécificité de ce schéma deleuzien est de valoriser les qualités endogènes du milieu géographique en y trouvant toujours de nouvelles tendances à faire fructifier – cas particulièrement illustré par le Robinson de Michel Tournier (1972). Dans d'autres robinsonnades, l'île déserte est un espace-support conditionné par l'importation d'un modèle extérieur (Defoe, 2001) ou un espace-miroir réfléchissant un idéal de vie citadin (Giraudoux, 1997).

« *Combat vivant de la terre et de l'eau* » (Deleuze 2002, p 11), voilà ce qu'est une île. Non une fraction terrestre que l'homme pourrait coloniser, mais un cosmos élémentaire dont le « *mouvement* » précède l'homme et trouve à travers ce dernier l'occasion de se redéployer. L'île est le lieu inépuisable d'apparition de la nouveauté.

Cette grille de lecture ne finalise pas – au sens du conditionnement par une fin, ce que peut être l'expérience insulaire. Le modèle est davantage celui d'un apprentissage consistant à expérimenter des modes de composition avec les éléments. Dans *Malicroix*, cet apprentissage est un art de la dérive devant conduire Martial, pour recevoir l'héritage, à laisser aller son bac « *droit sur le Ranc [récif], au milieu des tourbillons* » (Bosco 1948, p 301), avant d'en « *redresser la proue* » au dernier moment.

Introduire dans le flux une déclinaison, produire une bifurcation d'où le monde pourra recommencer : cette dynamique au cœur de *Malicroix* invite à étudier la façon dont les ondulations de la langue participent à l'émergence des ambiances.

Clinamen et turbulences

Faire de l'île un havre de paix et du fleuve un flot menaçant, c'est restreindre la lecture de *Malicroix* à une dialectique de l'ancrage et de l'écoulement.

Le cadre deleuzien suggère une tout autre piste selon laquelle l'île est elle-même un flux, que l'homme ne fait que reprendre et prolonger. De ce point de vue, l'expérience insulaire est dans son entier une expérience de l'écoulement, un corps à corps continu avec les éléments. Ceci invite à étudier la recomposition permanente de Martial et de l'île au travers de mouvements élémentaires comme une introduction forte à l'épreuve finale, la descente du Rhône.

Dans l'île, Martial découvre au contact des éléments des occasions de dérive. C'est un processus spécifique qui ne peut être confondu avec une traversée du fleuve, et pas non plus confondu avec un abandon de soi, une communion spontanée avec la nature. La dérive est un apprentissage, un mode de navigation dans l'élémentaire, au travers des milieux, ce qui ne pourrait être saisi dès lors qu'on oppose les éléments entre eux ou le matériel au spirituel.

Pour dériver, il faut être pris dans un flux et faire advenir l'angle minimal qui produira une turbulence. Michel Serres (1977) offre une introduction magnifique à ce propos. Le monde est d'abord un écoulement laminaire, un flux, un flot. Pour que le monde (re)commence, il faut que ses lignes parallèles connaissent des fluxions, des écarts d'angles et que se forment des turbulences. « *Le clinamen [mot latin signifiant déclinaison] est la plus petite condition concevable à la formation d'une turbulence* » (Serres 1977, p 13).

Nous voici au seuil d'une interrogation renouvelée sur les processus d'émergence des ambiances dans leur rapport au langage. Notre questionnement initial suggère que la genèse d'une ambiance s'opère par un double fléchissement donné au langage : écart à la langue ordinaire / dominante et recomposition différentielle (ou « tourbillonnante »). Ainsi recomposé, le langage échapperait aux deux écueils du sens, le tout-laminaire et le tout-tourbillon : « *il n'y a point de sens lorsque tout a le même sens. Il n'y a pas de sens lorsque tout est dans tous les sens* » (Serres 1977, p 179).

Pour sa part, Deleuze et Guattari nous invitent à considérer le langage en-deçà du sens auquel il est usuellement indexé. Echappant à l'ordre des significations, le langage libère « *une matière vivante expressive qui parle pour elle-même et n'a plus besoin d'être formée* » (Deleuze et Guattari 1975, p 38). Ce peut être un son (pialement, sifflement,...), un mot (bégalement, inflexion, répétition,...) qui recomposent le langage « *jusqu'à ce que ne subsistent plus que des intensités* » (Deleuze et Guattari 1975, p 35). Ce qui fait alors « sens », c'est la métamorphose, l'évènement en tant qu'il enveloppe des états de choses hétérogènes (Deleuze, 1969). Le langage, pris dans une acception élargie, est donc aussi du côté des expérimentations du corps avec les éléments en tant qu'elles se manifestent au travers d'ensembles peu descriptibles mais hautement expressifs.

Cette mise au travail du langage participe de la génération de moments d'ambiance. Ce qui est exprimé dans l'ambiance procède à partir de déplacements au sein d'un milieu, ne renvoie pas à un sujet et produit un système hétérogène, « *loin de l'équilibre* » (Deleuze 2003, p 185-186). Le langage n'est plus territorialisé, c'est-à-dire inscrit dans un ordre du discours, il devient

tourbillonnant et manifeste un nouvel état médial et relationnel. Cette vitalité rappelle le passage du « langage-instrument » au « langage-réalité » décrit par Bachelard (1972, p. 10).

Aussi, il n'y aurait pas dans *Malicroix* des moments de silence qui seraient des situations de non-langage mais au contraire des « moments d'ambiance » qui traduiraient une déclinaison nouvelle du langage et une ouverture de Martial aux éléments.

Langage laminaire et déviation élémentaire

Malicroix est souvent présenté comme un roman initiatique dont l'enjeu serait la découverte d'une vie nouvelle dans le silence. Ce serait presque oublier que plusieurs voix en structurent le récit. Dans ce premier temps de l'analyse, nous étudions l'influence de la langue-Mégremut et de la langue de Dromiols sur l'organisation de la vie insulaire de Martial. L'une et l'autre expriment la puissance des ordres domestique et épistémique qui s'opposent à la découverte d'un milieu élémentaire.

La langue-Mégremut, expression d'un ordre domestique

Lorsque survient l'annonce de l'héritage, Martial vit chez les Mégremut, famille dont il est issu par son père. Cornélius de Malicroix est alors un ascendant méconnu, dont les Mégremut estiment que Martial ne porte « *pas le nom* » (14)⁴. Dès les premières pages du roman, le langage est indexé à cet ordre domestique qui se manifeste à l'égard de Martial sur le mode du conseil, de l'autorité ou de l'ironie. Contre l'avis de tous, Martial part pour cette « *terre à soucis* » (15).

Du moment où il monte dans la diligence jusqu'à son arrivée sur l'île, Martial n'a plus que des échanges ténus. Aux côtés de Baladran, personnage mystérieux qui lui sert de guide, le langage entre en mutation. Baladran s'exprime d'abord par des gestes et des signes (17). Sa parole est rare et n'intervient que sous une forme assourdie, au travers d'échanges interrompus (20) ou par des réponses laconiques (139). En guise de salut, Baladran grogne (157). Cette économie de la parole amorce un processus de déterritorialisation vis-à-vis de la langue-Mégremut, prévenante, explicite et conventionnelle.

La pauvreté de ce langage n'est qu'apparente. S'il informe peu Martial sur les intentions de son guide, il le conduit au seuil de réalités nouvelles.

« J'étais en des lieux étrangers à ma vie naturelle. Les mots, les bruits, les silences, les objets mêmes, y parlaient un langage à eux, où je n'accédais pas » (35).

Sa tentation première est de réindexer ce langage flottant et inaccessible à un ordre domestique, celui de la Redousse, sa cabane, peuplée d'objets en apparence simples et bienveillants (36). Il découvre progressivement que le mode d'existence des objets ne tient pas à leur utilité mais à une matérialité plus secrète, révélée par Baladran.

« Je n'avais vu que des signes utiles là où Baladran saisissait la faïence écaillée de l'assiette, le grès grenu du pot, l'étain courbe du gobelet. Ses doigts leur donnaient l'existence [...] j'avais l'impression de découvrir un monde neuf, un monde coloré, solide, plein de son poids, entier » (212).

Avec Baladran apparaît une langue neuve appuyée sur la présence concrète des objets qui élargissent la perception qu'a Martial du domaine des corps et des affects.

⁴ De façon à guider le lecteur dans la découverte du roman d'Henri Bosco, nous proposons de nombreuses références de pages, toutes issues de la même édition (Bosco, 1948). Ces références sont le plus souvent indicatives de passages plutôt que d'extraits du texte.

La langue-Mégremut ré-apparaît à différentes occasions et inspire à Martial le souhait d'un retour à l'ordre domestique initial. La tentation du retour au même, présente à l'occasion de la réception de lettres de sa famille (147) ou à l'approche de Noël (182), manifeste le caractère vain de cette langue, dont les élans de tendresse échouent à saisir une vérité élémentaire.

« Tous, attendris d'un rien, effrayés d'un rien, attristés d'un rien, fatigués d'un rien [...] avec nos maisons bien chauffées et bien fraîches, mi-soleil mi-ombre ; nos serres tièdes ; nos lectures apaisantes [...] des hommes calmes et honnêtes, la bouche pleine de bon sens » (212).

L'île désorganise ce langage. Elle confère à Martial un regard décalé par rapport à cette « *tribu la plus douce de la terre* » (149), dont les idées, les sentiments, les goûts coulent dans le même sens. En parallèle à l'épuisement de cet ordre domestique, se manifeste une autre voix, portée par Dormiols, le notaire.

La langue de Dromiols, expression d'un ordre épistémique

Si Martial parvient à se déprendre de la langue-Mégremut, bienveillante et simple, il affronte plus difficilement celle de Dromiols, fait d'éloquence et de raison.

La venue de Dromiols à la Redousse pour la lecture du testament prend l'allure d'un acte colonisateur. Survenant comme par effraction, il modifie autour de lui l'espace et le temps sur l'île : sa montre impose un temps mesuré (73), il substitue au pain bis des mets raffinés (78), son coucher est un véritable cérémonial avec récitation de vêpres en latin (102). Dromiols tire des malles qui l'accompagnent un ordre extérieur et catégorique.

Ce faisant, il contrarie l'apprentissage que Martial suivait auprès de Baladran dans une langue encore neuve et mystérieuse. Son éloquence et ses appels à la raison se déploient contre le monde élémentaire de l'île.

« Les forces élémentaires vous écrasent : l'espace, l'eau, le vent. Ils vous assiègent, ils vous pressent, pénètrent en vous, et vous hantent, sans qu'à cette obsession vous puissiez opposer une résistance vraiment efficace » (86).

Dromiols adopte une position objectale qui réduit l'île à n'être qu'un point insignifiant de l'étendue. Son discours redistribue l'espace entre l'ici et le là-bas, entre une terre « *pauvre* » et « *hostile* » et les « *terres riches et riantes* » du pays natal de Martial.

Cette dénégation de l'île aboutit à ériger Cornélius de Malicroix en contre-exemple. Son isolement, ses mœurs tristes ont fait de lui « *un possédé* ». Il n'est pas cet oncle qui vécut en harmonie avec les éléments mais celui qui perdit « *contact avec le monde* » (87), la preuve que « *le pays n'est pas sain pour la raison* » (89).

Martial n'est pas dupe de cette éloquence. Mais il admire malgré lui cet homme bien-parlant (78) et ne trouve rien à lui opposer. Son mutisme, sa « *parole simple et droite* » (90), son incapacité à masquer ses sentiments (69), le langage du notaire agit à son encontre comme un révélateur.

Dromiols déploie par son langage un véritable ordre épistémique qui vient structurer comme du dehors un monde primitif informe. Cet ordre détermine ce qui se donne à connaître et à penser. Il s'impose à Martial qui ne parvient pas à le contredire, comme si l'incapacité du jeune homme à manier le verbe rendait son corps plus débile et vulnérable face aux éléments. La ruse de Dromiols est double : elle baigne ce monde insulaire d'un verbe qui accentue son étrangeté et oblige Martial à le juger depuis l'ordre domestique des Mégremut.

Ce langage de raison s'inscrit aussi dans les choses et les corps : la lumière vacillante du chandelier de l'oncle Cornélius (75), la pratique de la chiromancie sur Martial (85), tout ceci contribue à brouiller le lien de descendance, le discours sur l'origine : « *Pas un signe des Malicroix chez vous !* » (85), déclare satisfait Dromiols à Martial. En niant ainsi le milieu

élémentaire de l'île, la langue du notaire produit de la déshérence, il rompt les liens entre le légataire et l'héritier.

En parti captif de cet ordre épistémique, Martial tente à de multiples reprises de raisonner sa condition, de compter les jours, de justifier son départ ou son maintien sur l'île (137). Cette oscillation entre le doute et la certitude ne produit pourtant pas de bifurcations majeures. Martial est l'illustration même de l'idée que la pensée n'est qu'un mode du corps et que plus que la pensée, c'est tout le corps qui pense (137). Ainsi, s'affirme en lui une profonde envie de rester dans l'île.

« Mais d'une envie tenace, lourde, élémentaire. D'une envie qui ne voulait pas de justification ; car c'était une envie vitale, comme un grand besoin d'être [...] j'avais beau essayer d'expliquer ma conduite ; mes arguments me semblaient risibles » (143).

Ces deux ordres de langage, domestique et épistémique, constituent des obstacles significatifs à la métamorphose de Martiale dans et avec l'île. Ils font de ce monde insulaire, au mieux une terre stérile où ne pourra jamais être reproduit l'idéal du jardin et au pire une île livrée aux éléments où tout heurte la norme et la raison. L'une plaide pour la continuité de la filiation sociale, l'autre pour la rupture de l'intermédiation des éléments entre les individus. En cela, ces deux langues sont laminaires. Elles réclament le retour au même et font d'un désir de dérive, de répétition du moment générateur de l'origine, une déviation condamnable.

En parallèle, Henri Bosco met le corps au travail dans sa capacité à déplacer le langage, à le déterritorialiser pour l'inscrire dans des aventures involontaires : l'extraordinaire matérialité des choses, la vitalité procurée par les éléments sont des indices d'une bifurcation à venir de Martial avec l'île.

Formes tourbillonnaires et émergence des ambiances

La métamorphose de Martial ne s'opère pas en une fois. C'est peut être ce qu'échoue à saisir une lecture de *Malicroix* focalisée sur une approche strictement symbolique. Par exemple, à survaloriser l'épreuve finale, celle où Martial manœuvre avec succès le bac sur le Rhône, le risque est de faire tenir tout le récit sur l'acte de bravoure du jeune héros.

Notre grille de lecture suggère davantage que Martial apprend sur l'île, au contact des flux élémentaires, un art de la dérive. Cette approche permet d'interroger la question des ambiances en liant à travers l'étude des étapes de leur émergence, la double perspective du corps et du langage. Notre étude porte sur deux passages du roman et examine trois étapes clefs de l'ouverture de Martial au milieu insulaire : un état d'errance, l'émergence d'une langue tourbillonnante, la formation d'un corps élémentaire.

« Désormais j'étais fait de vent »

Ce passage se situe dans le premier tiers du roman (chap. 3, « La Redousse », p 123 - 132). Martial séjourne sur l'île depuis peu. Après avoir investi La Redousse, Dromiols s'en est allé laissant le jeune homme dans une solitude profonde.

Bien que seul, Martial n'éprouve ni « *mélancolie* », ni « *tristesse* » (123). Il ne soupire pas après son pays natal et se trouve au contraire surpris « *par le sentiment de la grandeur* » (123). La surprise est de taille car le notaire tenait par son langage l'île en proie à un destin néfaste.

Martial découvre un monde en marche : « *l'immensité des eaux* », « *la majesté du fleuve* », « *la montée des nuages* » (123). Ce « *monde démesuré* » (123) vient peupler sa solitude et ouvre le jeune homme au « *sentiment de l'amplitude inspiré du dehors par la nature* » (123).

L'état d'abandon se mue en éveil. Capté par les puissances primitives, il chemine le long du fleuve, erre sur des sentiers boueux, puis retourne à sa cabane. Martial ne perd pas conscience mais les limites de son âme se dilatent tandis que s'ouvre « *un lieu indéfinissable, qui n'était ni en moi, ni hors de moi* » (125).

« *Un évènement se formait au sein de ce repos, si dense, et on en pressentait la grandeur imminente* » (128). Le vent se lève. C'est de lui que va naître un langage nouveau. Sa rumeur génère un concert de voix : il fait entendre sa plainte, « ulule », « crie », « rugit », « aboie », « meugle », « brame », « barrit »... « *La voix impérieuse du Vent-Maître* » (130). Tout devient vent. L'île est prise dans un gigantesque flux élémentaire. Mais à la différence du fleuve, ce flux n'est pas laminaire. C'est ce qui singularise son langage. Henri Bosco identifie le vent à un mouvement en spirale : spirales ascensionnelles, tourbillon, tournoiement, ouragan.

« Entre l'ouragan et moi-même toute limite s'abîmait, et bientôt je devins un morceau volant de l'espace, à travers lequel tournoyait un faible sentiment de l'être universel » (131)

Plongé dans cette langue élémentaire, Martial est doté d'un corps-vent, tout comme « *le ciel, les arbres, l'eau, le fleuve, le sol, la maison* » deviennent la « *substance du vent* » (131). La tempête n'est pas en elle-même une ambiance. C'est la façon dont elle affecte Martial, « *pris, pénétré, vidé de [lui]-même* », qui génère un moment d'ambiance et fait de lui un « *évènement sonore* » (131). Martial découvre que les corps communiquent et partagent, dans leur hétérogénéité la plus grande, un même devenir.

« *Et déjà je marchais facilement dans les étoiles* »

Ce second passage occupe le milieu du roman (chap. 4, « Un sortilège », p 181 – 193). Martial poursuit son exploration de l'île parfois guidé par un Baladran toujours économe de sa parole. C'est la période de Noël, l'île est progressivement enneigée.

L'arrivée de la neige a pu être interprétée comme l'amorce d'une purification de l'âme (Salé, 1988). Ce moralisme offre une vision somme toute limitée du monde élémentaire côtoyé par Martial. Ce à quoi il associe les premiers flocons, c'est d'abord l'ordre domestique des Mégremut. Ce « *temps de saison* » lui rappelle son « *pays calme* » (181) et crée en lui l'attente d'une lettre qui le ferait participer à la réunion « *la plus familiale de l'année* » (182).

La lettre ne vient pas, la neige redouble. La nostalgie s'estompe et laisse place à un sentiment inouï de liberté. « *J'avais rompu* » (184).

« Détaché des miens, que j'aimais ; et déjà sur le fil du fleuve mystérieux, ce fleuve qui coulait en moi et dont j'avais toujours ignoré l'existence » (184)

En pleine nuit, Martial sort de sa maison pour « *aller voir le fleuve* » (185). Ce dernier se découvre à lui tel un animal : « *une longue bête vivante se glissait sans bruit sous la pluie de flocons* » (185). Opposer la neige au fleuve, comme la spiritualité à l'animalité, paraît peu opportun, Martial ayant rompu avec l'ordre domestique et pieux des Mégremut. De quel principe de composition la neige est-elle donc porteuse ?

Plus la neige s'intensifie, plus elle suscite une nouvelle expérience de flux – pour le moment encore obscurément liée au fleuve. Elle introduit Martial à un nouveau vagabondage. L'espace perd sa dimension d'étendue pour n'être plus que mouvement.

« Je n'étais plus qu'une onde, une onde humaine qui vibrait au passage de la neige et qui devenait neige, et qui voltigeait » (186)

La neige offre à Martial un corps vaporeux où les éléments se confondent parce qu'ils s'éparpillent en permanence. A l'inverse, le fleuve court « *de sa source à la mer, d'une seule coulée* » (186). Il n'a qu'un seul sens alors que la neige se dissémine dans l'espace. Cette

conscience soudaine de l'écoulement unique du fleuve provoque chez Martial un mouvement de terreur.

Alors qu'il s'enfuit sa course produit un mouvement différentiel. Il réalise des rotations involontaires qui le ramènent, coup sur coup, trois fois au fleuve. De la répétition émerge une langue neuve, fruit de la rencontre entre les éléments dans et par la turbulence. Cette forme tourbillonnaire le fait rentrer dans « *un monde assourdi* » (189), composé « *d'une seule onde immense* » (190), et d'accéder à un autre fleuve, stellaire et étincelant. Le corps battu par la neige, Martial apprend à composer avec l'élémentaire : il progresse, par son mouvement erratique, du fleuve terrestre au flux laminaire vers les cieux tourbillonnants.

Déshérence, ambiance et ré-enchantement du monde

L'hypothèse selon laquelle le langage participerait de l'émergence des ambiances a pu être étudiée grâce à un cadre deleuzien attentif à la force expressive des combinaisons élémentaires entre l'homme et son milieu.

Pour mener cette étude, *Malicroix* offre un récit dont le cadre insulaire est placé sous la double influence, concurrente, du langage de l'Autre (ordre domestique et épistémique) et de la puissance des éléments. Les passages examinés illustrent cette idée que l'ambiance émerge d'une double inflexion donnée au langage : désorganisation de la langue d'origine et découverte dans la recomposition du langage d'une origine seconde, sans cesse en déplacement et porteuse d'une puissance différentielle.

Ce double mouvement concourt à la production de moments d'ambiance qui dotent Martial d'un corps-nuit, d'un corps-vent, d'un corps-sonore... L'étude de deux de ces moments de dérive et de composition avec l'élémentaire appelle à être compris, non isolément, mais comme les parties d'une même série. Ces moments d'ambiance forment une succession d'aventures involontaires qui font advenir chez Martial un art extrêmement précieux, une aptitude à la dérive, un mode de navigation qui parce qu'il le relie au milieu et donc à son héritage, a pour effet d'écarter des ordres de langage générateur de déshérence.

L'héritage se joue dans la capacité de Martial à être affecté par les éléments, pour en prolonger le mouvement et être porteur d'un renouveau.

« Il fallait occuper le sol ; et cet air, l'aspirer ; ce vent, en affronter le souffle ; prendre cette pluie sur mon corps ; car c'étaient l'air, le sol, le vent, la pluie même de l'île, héritage de mes pères » (263)

L'ambiance implique en ce sens une forme de présence, d'engagement. Il faut que Martial devienne plus que lui-même et que dans le moment originel de la dilatation des éléments, repasse, avec le personnage, le monde en entier, l'île entière, comme un processus complet de ré-enchantement dont les ambiances seraient les premières occasions de croissance.

C'est « *quand l'individu s'ouvre aux multiplicités qui le traversent de part en part, à l'issue du plus sévère exercice de dépersonnalisation, qu'il acquiert son véritable nom propre* » (Deleuze et Guattari 1980, p. 51). Ce sont ces moments d'ambiance qui confèrent à Martial « un nom de cette terre »⁵, le nom des Malicroix. Percevoir et nommer se retrouvent au cœur d'un même processus de décentrement et de ré-enchantement.

⁵ Ceci est le titre du sixième chapitre du roman qui en compte huit.

Arc-bouté sur sa rame, Martial descend le fleuve : son corps donne en même temps l'ultime et la première déclinaison à cet écoulement laminaire, dans ce tourbillon reprend le commencement du monde.

Bibliographie

- Bachelard G. (1972). « La poétique de l'espace ». Paris : Presses Universitaires de France.
- Bosco H. (1948). « Malicroix ». Paris : Gallimard, coll. Folio.
- Colombat A.-P. (1994). Malicroix et le vitalisme français de Bosco à Deleuze. « The French Review », vol. 67, n°5. p. 803-812.
- Defoe D. (2001) « Robinson Crusoé ». Paris : Gallimard (éd. orig. 1719).
- Deleuze G. (1969). Vingt-sixième série, du langage, in « Logique du sens ». Paris : Les Editions de Minuit. p 212-216.
- Deleuze G. (1972). Michel Tournier et le monde sans Autrui (postface), in M. Tournier. « Vendredi ou les limbes du Pacifique ». Paris : Gallimard.
- Deleuze G. (2002). Causes et raisons des îles désertes, in « L'île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974 ». Paris : Les Éditions de Minuit.
- Deleuze G. (2003). Lettre à Uno sur le langage, in « Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995 ». Paris : Les Éditions de Minuit. p 185-186.
- Deleuze G. et Guattari F. (1975). « Kafka. Pour une littérature mineure ». Paris : Les Editions de Minuit.
- Deleuze G. et Guattari F. (1980). « Capitalisme et schizophrénie. Mille plateaux ». Paris : Les Editions de Minuit.
- Giraudoux J. (1997). « Suzanne et le Pacifique ». Paris : Emile-Paul (ed. orig. 1921).
- Girault C. (1980). Propos sur Malicroix. « Cahiers de l'amitié Henri Bosco », n° 19/20, p. 81-93.
- Girault C. (2002). *Malicroix*, l'île imaginaire. , in Henri Bosco, Malicroix et Un rameau de la nuit. « Roman 20-50, Revue d'étude du roman du XXème siècle », n°33, p. 24-36.
- Grosjean M. et Thibaud J.-P. (2008). « L'espace urbain en méthodes ». Marseille : Parenthèses.
- Henky D. (2002). *Malicroix*, retraite au pays du souffle..., in Henri Bosco, *Malicroix et Un rameau de la nuit*. Roman 20-50, « Revue d'étude du roman du XXème siècle », n° 33, p. 37-48.
- Labussière O. (2009). Éléments pour une symptomatologie des ambiances urbaines. « Articulo - revue de sciences humaines », Hors-série 2, Esthétiques et pratiques des paysages urbains. Disponible <http://articulo.revues.org/1153> (consulté le 24 janvier 2011).
- Labussière O. (2010). Optimisation, organisation de l'espace et pensée de l'émergence. La piste esthétique chez Gilles Deleuze. « Actes du colloque Géopoint 2008 », p. 79-84.
- Michel J. (1982). Ecrire les îles : Henri Bosco, Jean Grenier. « Cahiers Henri Bosco », n° 22, p. 44-59.
- Morzewski C. (2002). Avez-vous lu Bosco ?, in Henri Bosco, Malicroix et Un rameau de la nuit. « Roman 20-50, Revue d'étude du roman du XXème siècle », n°33, p. 11-24.
- Salé M.-J. (1988). La neige comme élément naturel, poétique et initiatique dans « Malicroix ». « Cahiers Henri Bosco », n° 28, p. 226-238.
- Serres M. (1977). « La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences ». Paris : Les Editions de Minuit.
- Thibaud J.-P. (2002). L'horizon des ambiances urbaines. « Communications », n° 73, p. 185-201.

Tournier M. (1972) « Vendredi ou les limbes du Pacifique ». Paris : Gallimard (éd. orig. 1967).